

ET TOUT ÇA
DEVRAIT FAIRE
D'EXCELLENTS FRANÇAIS

NAÏMA M'FADDEL ET OLIVIER ROY

ET TOUT ÇA
DEVRAIT FAIRE
D'EXCELLENTS FRANÇAIS

Dialogue sur les quartiers

Avant-propos de Jean-Louis Schlegel

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST PUBLIÉ SOUS LA RESPONSABILITÉ ÉDITORIALE
DE JEAN-LOUIS SCHLEGEL

ISBN 978-2-02-135626-7

© Éditions du Seuil, avril 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

AVANT-PROPOS

Pourquoi ce livre ?

La confrontation entre Olivier Roy, islamologue de renommée mondiale, et Naïma M’Faddel, impliquée professionnellement dans ce qu’il est convenu d’appeler les « quartiers difficiles » des villes et des banlieues, n’est pas due au hasard, et elle n’est pas non plus sortie de l’imagination d’un éditeur désireux de réunir un spécialiste de l’islam politique et mondialisé et une pratiquante sur le terrain, de longue date, des « territoires perdus de la République » (pour reprendre un titre choc qui a fait mouche¹). O. Roy et N. M’Faddel sont liés depuis plus de trente ans par des liens d’amitié et des combats communs menés à Dreux, petite ville à l’ouest de Paris, première localité de France où, en 1983, le Front national est entré en force dans un conseil municipal après avoir fait liste commune avec la droite. Au lycée technique de cette ville, le premier a été le professeur de seconde vers la fin des années 1970, et tous deux rendent hommage à un lieu de rencontre

1. Le livre qui porte ce nom (Paris, Mille et une nuits, 2002) est utilisé par les uns et dénoncé par les autres, et presque toujours instrumentalisé. Il a été critiqué moins pour ses thèses elles-mêmes que pour ses mises en cause anonymes et réunies de façon compacte, laissant croire que les situations critiques cumulées existaient en permanence et partout dans les « territoires » où sont ségrégués des Français ou des immigrés non français d’origine musulmane.

partagé, très vivant à l'époque : le Cercle laïque, lieu de sociabilité, de culture et de militance¹.

Un autre point commun les réunit, pour des raisons et par des voies différentes, certes : le devenir de l'islam en France (et dans le monde). Comme elle le raconte ci-dessous dans sa brève mais très suggestive autobiographie, Naïma M'Faddel et sa famille sont venues en France par l'immigration de travail des années 1960 et encore du début des années 1970. Faut-il dire, rétrospectivement, que cette migration fut la chance de son existence ? Elle s'en souvient en tout cas avec nostalgie, et sinon comme d'un âge d'or pour les immigrés musulmans, du moins comme d'une période heureuse de sa vie d'enfant puis de jeune fille d'origine marocaine, aimant l'école, la culture, les libertés, les fêtes françaises de ces années d'après 68, l'amitié des amies « françaises », les occasions multiples de rencontre avec la « France doux pays de [son] enfance » – sans reniement de ses origines, sans crise d'identité apparente, disons-le : en vivant même une « identité heureuse ». Fut-elle une exception ? Il ne semble pas, même si le destin des jeunes de l'immigration de travail fut aussi contrasté (elle en donne des exemples). En tout cas, ses parents – son père ouvrier soudeur et sa mère ouvrière –, musulmans « pratiquants », furent certainement, à la lire, des gens exceptionnels de sagesse, d'ouverture, de tolérance. C'est donc aussi cet islam à la fois ouvert et serein qu'a alors rencontré à Dreux Olivier Roy, à travers ses élèves et leurs familles (et c'est du reste aussi un moment où il dit avoir été un « prof heureux »). C'est cet islam, très différent dans ses modes de vie, de culture très « traditionnelle » mais tout compte fait

1. Voir, outre le récit autobiographique de Naïma M'Faddel plus loin, Olivier Roy, *En quête de l'Orient perdu. Entretiens avec Jean-Louis Schlegel*, Paris, Seuil, 2014.

accueillant et plein de sagesse, qu'il rencontre encore lors de ses voyages en Afghanistan dans les années 1970.

C'est à partir des années 1980 que tout se gâte, aussi bien dans le monde (avec la révolution iranienne, l'invasion soviétique en Afghanistan, la violence endémique du conflit israélo-palestinien et la banalisation des actes terroristes) qu'en France, où le regroupement familial et la transformation de l'immigration de travail en immigration « de peuplement » vont se transformer en ségrégation, en « séparatisme » (comme dit Naïma M'Faddel), en problème politique, social, religieux de l'intégration des immigrés de la seconde génération. On va parler de la place propre, en France, de l'islam, religion de la plupart des « immigrés de travail » et des nouveaux immigrés qui continuent d'arriver. À partir des années 1980, l'islam politique, l'islam éclaté – il vaudrait mieux parler « des islams » –, l'islam acteur et victime de ses divisions internes et de conflits multiples avec la société et la culture plus large, l'islam identitaire et tenté par le communautarisme... fait l'actualité, souvent malheureuse, hélas, des Français musulmans. L'« intégration tranquille », encore espérée au début des années 1980, semble devenue un leurre, la ségrégation dans les quartiers et les banlieues « difficiles » paraît impossible à surmonter (en tout cas à brève échéance), les signes religieux visibles s'imposent inéluctablement dans l'espace public (c'est le cas pour toutes les religions, mais seuls les signes musulmans sont stigmatisés). On en est toujours là.

La question se pose alors : la « politique de la ville », mise en œuvre avec d'importants moyens depuis vingt ans, destinée à résoudre les problèmes de l'intégration et qu'on considérait comme la panacée, a-t-elle donc échoué ? N'avons-nous que des « quartiers perdus de la République » ? Les musulmans français sont-ils en pleine régression par rapport à la promesse d'un « islam français » qui s'annonçait

dans les années 1970 ? Naïma M'Faddel, très sévère pour la politique de la ville, n'est pas loin de le penser, et elle se prononce fermement pour une autre politique – une politique « républicaine » de la nation France – dans les quartiers difficiles. Olivier Roy, dont la recherche sur l'islam mondialisé n'a jamais affaibli son intérêt pour l'intégration des immigrés en France, est plus sensible aux pas déjà faits vers l'intégration, aux Français musulmans en voie de créer une vraie classe moyenne. L'arbre de l'islamisme et désormais celui des attentats sanglants cachent la forêt des réussites. Il l'a dit et répété, avec des arguments convaincants, mais cela lui vaut d'être accusé de laxisme, de minimiser, d'excuser, voire de taire l'islamisme ouvert ou rampant qui sévit en France et dans le monde, ou tout simplement de masquer la « différence » insurmontable des mœurs de l'islam comme religion et comme culture de « valeurs ».

Cette divergence est le point de départ de ce livre : que faut-il comprendre de l'état des lieux dans les quartiers dit sensibles ? Qu'est-ce qui a été fait, qu'est-ce qu'on doit continuer, avec quoi faut-il rompre, de quelles mauvaises habitudes faut-il sortir, que faire au quotidien, quelle politique très concrète la « République », responsable politique du gâchis, doit-elle fermement suivre et appliquer sans défaillance sur le terrain, quelle laïcité doit être mise en avant pour quel islam ?

Un observateur plutôt « libéral », grand connaisseur de l'islam dans le monde (y compris du djihadisme des jeunes musulmans français qui se rendent en Syrie¹), interroge une praticienne de terrain de religion musulmane, en colère contre les conséquences de la politique de la ville et plutôt « intransigeante » (dans le sens d'un islam « ouvert ») à l'égard de ses coreligionnaires. Tous deux en sont persuadés,

1. Voir son tout récent *Le Djihad et la Mort*, Paris, Seuil, 2016.

même s'ils ont repris au conditionnel le titre à l'indicatif de la chanson de Maurice Chevalier :

Et tout ça, ça fait
D'excellents Français,
D'excellents soldats,
Qui marchent au pas,
En pensant que la République,
C'est encore le meilleur régime ici-bas¹.

Ce sont les accords et les différences sur le chemin pour faire ces « excellents Français » qui donnent son sel à ce dialogue, à la fois informé et éclairant, amical et franc, loin des débats très idéologiques, souvent binaires et caricaturaux, autour de la vie dans les quartiers et de l'islam qui s'y pratique.

Jean-Louis SCHLEGEL

1. « Ça fait d'excellents Français », paroles et musiques de Jean Boyer et Georges van Parys, chantée par Maurice Chevalier durant la « drôle de guerre », en 1939.

I

Naïma M'Faddel

L'échec de la politique de la ville

Récit

*À ma chère maman
dont le souvenir m'accompagne chaque jour*

Après des années passées, en tant que déléguée du préfet des Yvelines, auprès des populations des quartiers à Dreux, Trappes et Mantes-la-Jolie, je ressens un goût amer en voyant l'état de délitement des liens entre les Français. Ce récit est un témoignage à la lumière d'un parcours de vie, un regard sur cette lente désintégration sociale qui nous mène, si rien n'est fait, dans une impasse sans nom.

Au départ, le rêve

Tout commence à Casablanca. Mon père travaille comme forgeron pour un entrepreneur français. Il est réputé pour son savoir-faire et son sérieux. Nous vivons modestement, mais heureux, en ce début des années 1960.

Un matin, papa, accompagné de mon petit frère, ramène le pain cuit au *faran* (four). Bouchaib* a deux ans, il marche lentement. Il se baisse et ramasse une enveloppe qu'il tend à papa. Le papier qu'elle contient n'est pas n'importe quoi : c'est un contrat de travail pour la France ! Je me souviens des cris de

* Hormis les membres de ma famille, les noms des personnes citées ont été changés.

joie et des youyous de maman. Et nous, nous sautons et crions avec eux sans savoir pourquoi. Papa saisit cette chance d'assurer à sa famille un avenir plus confortable, plus sécurisant, plus certain.

Maman laisse partir son époux pour *França*¹, le cœur serré, mais avec la foi en un futur meilleur. Pendant deux ans, notre vie sera ponctuée de courriers, de nouvelles et de colis ramenés au gré des voyages de nos compatriotes. En attendant, nous rêvons de toi, *França*. Avec Rachida, nous récupérons tes vieux magazines chez *moul hanout*². Nous admirons les habits des mannequins que nous porterons, nous aussi, une fois grandes. Quant à maman, c'est d'un bel appartement qu'elle rêve, et pour nous surtout, d'eau chaude, d'habits neufs, de fruits et de viande à chaque repas. Dotée d'une forte personnalité, maman est aussi maternante que ferme dans notre éducation. Lointaine cousine de papa, elle a quinze ans quand il l'épouse. Un mariage arrangé entre les familles, comme cela se pratiquait à cette époque.

Au bout de quelques années, en 1967, maman, accompagnée de Mohamed, Rachida et Bouchaib, rejoint enfin papa. Quant à moi, mon départ est différé ; ma tante Saadia, qui avait reporté toute son affection sur moi après le décès de sa fille, obtient de la part de mon père que je reste avec elle. Mais ma mère ne peut s'y résigner, elle est inconsolable. Aussitôt arrivée en France, elle demandera à mon père d'accélérer mon arrivée. Cela prendra un an, le temps de faire toutes les démarches administratives. J'arrive donc en France en novembre 1968, à l'âge de huit ans. Papa m'attend, discret, à peine visible parmi la foule. Il s'approche de moi en souriant, me prend dans ses bras, me caresse les cheveux et pose un baiser sur ma tête. Il me tend un manteau – rouge

1. La France.
2. L'épiciier.

avec de gros boutons noirs – et m'aide à l'enfiler ; sa main s'enfouit dans un sac pour sortir un paquet de bonbons. Je me souviens de ce moment de gourmandise. Du train pris. Des paysages blancs qui défilent. Du bonheur ressenti.

Au moment de mon arrivée naît Saïda, puis, cinq ans après, ce sera Redouan. Nous habitons d'abord à Maingournois, près de Maintenon, en Eure-et-Loir. Une petite maison pas très confortable, mais qui nous laisse de merveilleux souvenirs. Les voisins nous prennent en charge en montrant à maman comment se repérer dans sa nouvelle vie. Rien n'est évident pour elle, qui doit tout apprendre du fonctionnement d'une culture totalement étrangère pour elle. Et puis... elle n'a jamais appris à lire ni à écrire. Comme Saïda est en bas âge, une voisine, Mme Martin, nous emmène à l'école avec ses enfants, tandis qu'une autre prévient du passage de l'épicerie ambulante. Maman s'habille comme ses voisines, avec la fameuse blouse pour protéger ses vêtements, et ses cheveux sont relevés en chignon. Dès notre arrivée, elle troque ses tenues marocaines pour des habits occidentaux et range son foulard. Ça semblait normal. La femme du patron de papa l'accompagne à Chartres pour qu'elle puisse faire ses achats. Maman est une femme élancée, de teint clair, avec de longs cheveux noirs. Elle est belle. Habillée à l'européenne, on l'imagine d'origine espagnole ou italienne. Papa est brun avec des yeux noisette, plus petit de taille que maman et doté d'un caractère plus réservé. Avec, toujours, sur la tête, un chapeau. Bien des années plus tard, je le récupérerai. Il trône sur mon bureau. Comme un talisman... La vue de ce couvre-chef me rappelle bien des souvenirs.

Cela fait vingt ans maintenant que papa nous a quittés. Dernièrement, j'ai retrouvé un amas de papiers avec des notes griffonnées en arabe. Certainement écrites pendant qu'il contemplait son petit potager, son « coin de terre », seul moment de répit après des heures de labeur à l'usine. Je l'imagine fumant

sa Gauloise sans filtre. Sa recommandation obsessionnelle : ne pas oublier le pays de nos ancêtres – le Maroc – et, plus que tout, aimer la France, « le pays qui nous nourrit »... Avec son esprit pragmatique, mon père pensait certainement aux nourritures terrestres. Moi, des années plus tard, je ne peux m'empêcher de penser aux nourritures affectives qui nous lient à la France. Un lien que je ressens très fort, certainement pas étranger à cette recommandation, tant de fois répétée, de mon père.

Deux ans après notre arrivée en France, pour accéder à plus de confort et à un logement plus grand, nous déménageons à Dreux, toujours en Eure-et-Loir, une ville bien plus grande que notre village d'accueil. Un appartement tout neuf nous y attend, dans le quartier de la Croix-Tiénac... Longtemps après, nous avons continué à visiter, à Maingournois, Mme Martin et les camarades d'une époque pleine de beaux moments.

Situé sur un plateau de Dreux, mon quartier, la Croix-Tiénac donc, est constitué de HLM. Il sort à peine de terre. Au début, ces logements attiraient aussi les classes moyennes, qui y habitaient le temps de finaliser leur projet d'accès à la propriété. On y trouve des immeubles de cinq étages avec des appartements spacieux, en duplex pour les familles nombreuses comme la nôtre. Derrière, un vaste bois nous accueille pour nos jeux et nos cabanes : c'est la ville à la campagne ! En traversant la rue, on tombe sur le quartier les Chamards, avec ses immeubles résidentiels. Sur place est implanté un centre commercial avec supérette, boulangerie, pharmacie, cabinet médical, une infirmière. La fille du médecin et celle de l'infirmière font partie de nos amies. Il y a également un centre culturel, une école maternelle, une école primaire et un collège... Les Chamards sont une résidence privée. Deux sociétés d'assurances en sont les propriétaires : l'une possède le haut (les grandes tours) et l'autre le bas (les petites tours). Au début, les logements étaient habités majoritairement par des familles françaises et portugaises. Nous sommes à vingt

minutes à pied du centre-ville et des bus assurent régulièrement la liaison.

L'insouciance

De ces années, je garde le souvenir de belles relations de voisinage, malgré le manque de maîtrise de la langue par nos parents. Je me rappelle des voisines françaises qui invitaient maman pour le goûter, des confitures et tartes qu'elles nous offraient. À son tour, maman apportait des pâtisseries marocaines pendant les fêtes musulmanes, ainsi qu'une assiette de couscous tous les vendredis à la vieille dame du rez-de-chaussée. Le mois de ramadan est attendu avec impatience par nos amis ; ils savent que maman va les régaler. Je me souviens aussi des pères ouvriers de mes camarades. Arborant leur bleu de travail avec fierté, ils distribuent – je les vois encore – les tracts de leur syndicat, jouent à la pétanque les samedis après-midi, organisent les kermesses de l'école et les bals musettes. Mes parents apprécient de regarder les couples danser assis sur le banc.

L'un des voisins venait chez nous tous les dimanches après-midi, tant que nous étions petits, pour aider papa à se retrouver dans les courriers des différentes administrations. Papa lit l'arabe, mais n'a jamais appris le français. M. Gérard arrivait le dimanche vers 14 heures à la maison et papa l'accueillait d'une voix très enjouée : « Un whisky marocain, monsieur Gérard ? » « Volontiers ! Et avec beaucoup de menthe, s'il vous plaît, monsieur M'Faddel. » C'est ainsi que mon père nommait le thé pour ses amis français.

Nos camarades sont français, italiens, portugais, espagnols ; leurs parents sont enseignants, policiers, infirmières ou ouvriers. Nous copions nos copines pour nous vêtir et

faisons du patin à roulettes, filles et garçons ensemble. Pendant l'été, nous nous retrouvons lors de grands jeux collectifs : parties de cache-cache, mais aussi matchs de foot – j'étais plutôt douée –, randonnées à vélo, journées à la piscine où nous nous rendions à pied et en groupe. Nous prenions un carnet de dix places, ce qui nous permettait de payer moins cher et souvent d'offrir la place de celui ou celle qui ce jour-là ne pouvait pas. Des bandes de garçons, tous européens, font ronfler le moteur de leurs mobylettes en circulant dans le quartier, soulevant les cris d'indignation des personnes âgées. Tout cela reste bon enfant : jamais de vrais conflits. Car gare à nous si les voisins se plaignent aux parents ! En général, nous savons jouer et occuper l'espace tout en respectant les adultes. Mon frère aîné invite ses copains et maman leur prépare des beignets marocains, les *sfenj*. Ils raffolent de nos pâtisseries. Je me souviens aussi de ce gardien qui nous interdit de marcher sur la pelouse, interpelle les locataires quand le linge sèche aux fenêtres, mais discute volontiers avec tout le monde.

Il y a aussi les couples qui se font et se défont. Les frères et sœurs de nos camarades qui vivent leurs amours sous nos regards admiratifs et complices. Souvent les jeunes filles en émoi demandent à Isabelle, Maria ou moi de jouer les facteurs auprès des garçons qui retiennent toute leur attention. Nous, fièrement, nous accomplissons cette mission avec entrain et responsabilité. Je me souviens de Françoise et José. Ah, ces deux-là ! Que de chicaneries amoureuses. Et puis il y a aussi Philippe et Sylvie, Maria et Rémy, Nadège et Tony. Et puis Lucette et Patrick, qui se sont rencontrés lorsqu'ils avaient quatorze ans : aujourd'hui ils sont toujours ensemble.

J'observe ces couples avec tendresse. Leurs sentiments sont sincères, même si, souvent, les amours d'adolescents ne durent pas. Un homme peut pleurer d'amour, souffrir d'amour. Une jeune fille éprise n'est pas une fille de petite vertu. L'amour est beau à voir. J'aime bien quand les grands

DES MÊMES AUTEURS

OLIVIER ROY

Leibniz et la Chine

Vrin, 1972

Afghanistan

Islam et modernité politique

Seuil, « Esprit », 1985

Afghanistan

L'éternité en guerre

(photos de Philippe Guérillot)

Éditions de la Nef, 1986

L'Échec de l'islam politique

Seuil, « Esprit », 1992

et « Points Essais », n° 763, 2015

Thermidor en Iran

(avec Fariba Abdelkhalh et Jean-François Bayard)

Complexe, 1993

Groupes de solidarité au Moyen-Orient et en Asie centrale

États, territoires et réseaux

CERI/Presses de Sciences Po, 1996

La Nouvelle Asie centrale ou la fabrication des nations

Seuil, 1997

Iran : comment sortir d'une révolution religieuse

(avec Farhad Khosrokhavar)

Seuil, 1999

L'Asie centrale contemporaine

PUF, « Que sais-je ? », 2001, 2005, 2010, 2013

L'Islam mondialisé

Seuil, « La Couleur des idées », 2002

et « Points Essais », n° 521, 2004

Les Illusions du 11 septembre

Le débat stratégique face au terrorisme

Seuil/La République des idées, 2002

Réseaux islamiques
La connexion afghano-pakistanaise
(avec Maryam Abou Zahab)
Autrement, « *Autrement-CERI* », 2002
et *Hachette*, « *Pluriel* », 2004

La Turquie aujourd'hui
Un pays européen ?
(direction)
Universalis, 2004

La Laïcité face à l'islam
Stock, 2005
et *Hachette Littératures*, « *Actuel* », 2006 ; rééd. « *Pluriel* », 2013

Le Croissant et le Chaos
Hachette Littératures, 2007
et *Fayard*, « *Tapages* », 2013

La Sainte Ignorance
Le temps de la religion sans culture
Seuil, « *La Couleur des idées* », 2008
et « *Points Essais* », n° 679, 2012

En quête de l'Orient perdu
Entretiens avec Jean-Louis Schlegel
Seuil, 2014

La Peur de l'islam
Dialogues avec Nicolas Truong
Éditions de l'Aube/Le Monde Éditions, 2015

Le Djihad et la Mort
Seuil, 2016

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT À MESSNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017. N° 135626 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE